

JOURNÉE D'AUTOMNE

*Le vent qui grince au fond des bois mornes et chaudes,
Comme des gonds rouillés sous d'énormes vantaux,
Traîne lugubrement le long des végétaux,
Le pâle tourbillon des feuilles aux tons fauves.*

*Dans le lointain, cachant la pente des coteaux,
Dorment vieux troncs, rameaux, ponts croulants et qui-
Et le merle fuyant vers les horizons mauves [mauves ;
Mêle ses cris plaintifs aux bruits occidentaux.*

*Dans les sillons plus rien, rien sur la plaine nue !
L'âme ressent en elle une crainte inconnue
Quand le frimas blanchit le sol dur et glacé.*

*Et l'homme frissonnant en sa triste demeure,
Voit le ciel automnal ouvrir son flanc blessé
Au soleil qui sourit, à la terre qui pleure.*

Arthur de Bussières

LE PRIX DU SANG (*)

FAITS ET LÉGENDE DE 1837.

(Suite)

A six lieues de Saint-Eustache, près de la lisière du bois qui se trouve entre le village de Saint-Vincent-de-Paul et le Sault-aux-Récollets, habitait alors un cultivateur venu d'outre-mer. Il n'appartenait point à l'Angleterre proprement dite : il était de ce pays dont le peuple n'est que le peuple-serf, le peuple-esclave de l'Anglais. Chez eux, implorant, prosternés jusqu'à terre, le secours de la chevaleresque France contre leurs oppresseurs séculaires—au-dehors, en Amérique—ou ailleurs, quand ils sont le nombre, opprimant, torturant tout ce qui porte le nom de Français : Canadiens ou autres.

Celui dont nous parlons était dur, cruel envers les siens, barbare à l'égard des animaux.

Sombre, tarciturne, il n'avait aucun ami. Il fuyait les habitants de l'endroit. A l'exemple de ses congénères, sa passion était la boisson abêtissante. Ses affaires ne prospéraient pas : il était dans une indigence voisine de la misère ; il maudissait Dieu et les hommes de son insuccès. Oh ! s'il avait pu évoquer Satan, il lui eût donné avec joie son âme pour un peu d'or !

Satan s'en souciait bien, vraiment. Il la possédait, cette âme : qu'avait-il besoin de s'en occuper ?

Le docteur Chénier avait, comme collègues dans les villages environnants, principalement à Saint-Benoît, des représentants des meilleures familles, pleins de feu et d'énergie ; entre autres, Jean-Joseph Girouard, notaire depuis 1816, député à l'Assemblée législative depuis 1830—et combien d'autres députés parmi ces braves, que l'Anglais traitait alors de *révoltés* !— ; Jean-Baptiste Dumouchel, beau-frère du précédent, major dans la milice, occupant ou ayant occupé bien des charges publiques.

Quand tout fut perdu, Girouard, bientôt, se constitua prisonnier lui-même : sa tête était mise à prix pour la somme de deux mille piastres.

Dumouchel erra quelque temps, souffrant mille privations, exposé à toute la rigueur de la saison, couchant dans une grange, parfois dans un bois.

Un jour, exténué, à bout de forces, le fugitif frappa à la porte d'une ferme éloignée, dont il connaît le propriétaire.

Celui-ci accueille Jean-Baptiste, lui prépare un gîte en un endroit que lui seul connaît : et ce brave fermier entend garder son hôte jusqu'à ce que les environs soient rentrés dans l'ordre, que les persécutions soient apaisées.

Jean-Baptiste a pris toutes les précautions : malgré tout, l'excès même de ces précautions le trahit.

Un homme passait revenant d'Oka, où il était allé

traiter une affaire : cet homme avait vu... D'ailleurs, Dumouchel avait eu occasion de lui faire du bien : cela suffisait à en faire un ennemi.

Dès le lendemain, l'homme était à Montréal, se présentait chez le gouverneur Gosford. Tout d'abord, celui-ci ne veut rien entendre : le misérable ne se rebute pas. Deux fois, trois fois, il revient à la charge. Il s'abouche avec la brute Colborne.

Sur ses indications, des soldats furent envoyés : le chef fut trouvé et emmené à Montréal, les fers aux mains et aux pieds.

A Saint-Vincent de Paul aussi, les cloches, dès le matin du 24 décembre, avaient joyeusement annoncé la grande fête ; les bonnes gens, à tour de rôle, étaient allées faire leurs dévotions, admirer la crèche inachevée, mais à laquelle les jeunes personnes de l'endroit travaillaient avec ardeur.

Ce serait joli spectacle à la messe de minuit !

Plusieurs fois, depuis quelques jours, l'homme sinistre s'était absenté : partant avant l'aube, il ne rentrait qu'à la nuit noire.

Sa pauvre femme l'avait timidement questionné, mais brutalement, la face contractée, les yeux pleins de flammes, il lui avait imposé silence. Les enfants, effrayés, s'étaient sauvés dans l'unique chambre à coucher de la misérable demeure.

Le 24 décembre au matin, bien avant l'éveil des cloches, il s'était levé, avait quitté sans bruit la maison endormie.

A cette heure, il ne pouvait être épié, il en était certain.

Contrairement aux autres jours, il rentra quand la nuit, à peine, s'appesantissait sur les horizons, étouffant l'homme et la nature de son étirement de plomb.

Lentement, les douces vibrations du bronze saint portèrent leurs ondulations à travers le calme sonore de nos belles soirées d'hiver, allant, dans les frissonnements des arbres dénudés, sur les campagnes assoupies sous leur mouvante hermine, mourir loin, bien loin, en un soupir harmonieux comme un écho des harpes des anges.

—Thomas, lui dit sa femme, ne penses-tu pas à et préparer à la fête, et ne veux-tu pas t'approcher des sacrements, ce soir ?

—Tais-toi, misérable ! hurle le sinistre personnage. Ne me parle plus de ces bêtises. Je les maudis, tes sacrements ! Je maudis ton Dieu ! Je maudis les hommes... je vous maudis tous !... Ah ! ai-je souffert ! Enfin, c'est fini !... Oui, c'est fini... je suis riche !... Tu me crois fou ?... Vois !...

Et de son sein, il tire une bourse ; au travers des mailles, on voit briller de l'or.

—Je vais donc pouvoir vivre heureux. Car je suis riche, te dis-je ; je ne veux plus travailler !... Boire, manger, dormir !... Tant de fainéants ne font que cela, parce qu'ils ont eu la chance de naître après leurs pères !... Mais enfin, c'est fini. Je suis riche !... Cette nuit, à minuit, je veux un repas... tu refuses ? Je le préparerai moi-même ! Je n'ai pas besoin de toi ! (Sa voix prenait des intonations terribles, ses yeux lançaient des éclairs. Qu'il était donc terrifiant à voir !) Va-t'en si tu le veux : car je te maudis, je vous maudis tous !...

Il se laissa choir sur une chaise. La sueur lui perlait au front malgré le froid se faisant sentir dans la pièce peu chauffée.

Il resta des heures sans ouvrir la bouche, les yeux fixes, la main sur la bourse d'or : il l'avait replacée cette bourse, sur son sein.

Il lui semblait qu'elle le brûlait ; sans doute, ce n'était qu'une idée : il tournait son esprit vers d'autres pensées. La sensation de brûlure paraissait augmenter.

Vers onze heures, il prit une pièce et se leva.

—Elle approche, l'heure à laquelle est né celui qu'ils disent le Dieu des armées, le Dieu des faibles, le Dieu de la paix. C'est pour la religion qu'il est venu donner, que le peuple s'est soulevé : pourtant, l'évêque qui représente ce Dieu, Mgr Lartigue, a frappé ce peuple... Qui croire ?... Et n'est-ce pas un Dieu de duplicité que ton Dieu ?

—Tais-toi, malheureux ! il peut te frapper !...

—Qu'il le fasse donc, s'il existe !... Il m'a fallu, à cause de ma pauvreté, dissimuler, faire semblant de



Dessin de Ed.-J. Massicotte.

(*) Tous droits réservés.